

Philippe Madec

Les huttes de Tutsis et des Hutus

Réponse à Jérôme Auzolle à propos de l'avenir des tours (site www.archicol.com)

Cher Jérôme,

Vous souhaitez une réaction à l'attentat du 11 septembre dernier à New York ; vous vous faisiez l'écho d'une question récurrente sur l'avenir des tours.

Cette question absconse est tellement caractéristique de notre milieu, si égocentré qu'il est capable de penser que cet attentat met en cause une des formes construites par lui. A-t-on arrêté de bâtir des maisons après le saccage d'Oradour-sur-Glane ? Est-ce que les Tutsis et les Hutus ont arrêté de monter des huttes ? A-t-on envisagé d'arrêter la construction de villages après les saccages de My Lai et des 9 000 villages sur les 15 000 existants au Vietnam ? A-t-on arrêté de construire des villes après la semaine rouge de Rouen, les bombardements sur Brest, Dresde, etc. ? Bien sûr que non...

Que les architectes arrêtent de se prendre pour le centre du monde. Disons-leur une bonne fois pour toutes : non, pendant les guerres, ce n'est pas à vos bâtiments que le juste ou l'injuste s'en prennent ! Mais aux symboles qu'ils représentent.

L'avenir des tours n'est pas mis en jeu par la guerre, mais par les enjeux même de notre époque : la cybernétique et le développement durable. Mais ça, c'est une autre question.

« Le missile va droit à l'essence — la vie la mort — et se moque de l'esthétique. Plus de parole, finie la beauté. L'aimable patience du mur renonce. Le missile se fout des styles et des formes architecturales. Il largue de l'ignorance, du vulgaire, de la perte du sens. Il est machine à désoler, machine irrésistible qui enchaîne son servant, car on dit *servir* une rampe de missile ! Machine délirante qui appartient au-dehors, qui essaie de justifier l'innovation technique plutôt que la justice, la performance de la frappe plutôt que la paix de la maison, et qui éclaire chaque fois le phrase de Montaigne : « *Ils attendent la guerre non parce qu'elle est juste, mais parce que c'est guerre.* » (Essais) »

Ce court texte est extrait d'un livre que, depuis plus de trois années, je m'attache à écrire sur l'architecture et la paix ; les événements contemporains, la guerre au Kosovo, en Ouzbékistan, dans les pays africains et maintenant en Afghanistan offrent un nouveau sens à ce texte. Sous le titre « Eventuellement » et le sous-titre « adresse à l'architecture et à la paix », j'essaie de donner à saisir l'importance de ces compagnons de nos vies que sont les murs. Souvent la disparition éclaire plus que la présence et j'avais choisi de partir de la démolition pour donner à ressentir l'importance de la perte, et donc au-delà, l'importance de la chose détruite.

Voici un autre extrait de ce livre qui paraîtra bientôt et qui, je l'espère, répond à votre attente :

« Je voulais dire que ce n'est pas tant la destruction qui porte sens que l'absence de la chose détruite. Oui, les deux. Dans la guerre, tout d'un coup, il n'y a plus rien. Apparemment, bien entendu, car il en jaillit un monde en débris, et aussi le plus grand pathos, face à la disparition de la chose aimée, de l'être ou des objets agencés d'ordre en désordres. En cela la misère et la guerre se ressemblent, elles concourent à l'épreuve la plus absolue et à l'évidence la plus crue. Dans un dénuement pire que l'origine, elles mettent à distance du monde voulu, d'un monde souhaité, construit, idéalisé.

Face à la catastrophe, tu te demandes surtout : pourquoi moi ? pourquoi ma maison ? mon bureau ? combien d'autres innocents ? Le bourreau ne sait pas y répondre plus que toi. Le Grand Destructeur ne sait pas grand-chose d'ailleurs tant il est submergé par sa volonté néfaste, ...ni que ce que l'on perd est toujours à nous, la perte elle-même est la nôtre... ni que la mémoire recompose la matière des choses... ni qu'elle trace une nouvelle figure à nos jours. Une mémoire qui, même si elle n'est qu'« *un tourment inutile* » dit Georg Trakl, n'est certes pas nostalgique, juste réparatrice du désintérêt que l'on porte au quotidien à ces lieux de nos vies, puisque, à force de banale présence, le quotidien s'est fait insaisissable, si incertain qu'on peut le regarder sans le voir. À nos yeux d'héritiers du bonheur manufacturé, il est caché par trop de lumières tapageuses et discordantes.

Faudrait-il que les lieux de l'amour et de la paix deviennent des restes de la haine et du combat, apocalypse en ses images ardentes, pour que nous puissions enfin les voir ? Non, je ne le veux pas, mais tristement... oui. Leur disparition nous les rend plus présents, l'absence évoque avec force, « *briller par l'absence* » lumineuse expression. Dans l'infini convoqué par la guerre, ce qui se manifeste c'est en fin de compte « *la possibilité d'une signification sans contexte* », dit Emmanuel Levinas, c'est la possibilité d'une venue à nulle autre pareille : la chose telle qu'en elle-même.

Maurice Blanchot s'est intéressé à l'œuvre de Robert Antelme *L'espèce humaine* qui retrace la vie d'un « kommando » du camp de concentration de Buchenwald. Il expliquait que, l'homme étant réduit « à l'extrême dénuement [...], à lui-même, [...] n'a besoin de rien d'autre que le besoin pour, niant ce qui le nie, maintenir le rapport humain dans sa primauté » (*L'Expérience-Limite*). De son côté, Levinas avait montré que « *le besoin était toujours en même temps jouissance* ». Alors « *sans doute s'agit-il encore d'une sorte d'égoïsme, et même du plus terrible égoïsme, mais d'un égoïsme sans ego, où l'homme, acharné à vivre et à toujours vivre, porte cet attachement comme l'attachement personnel à la vie, et porte ce besoin comme le besoin qui n'est plus le sien propre, mais le besoin vide et neutre en quelque sorte, ainsi virtuellement celui de tous. " Vivre, dit-il à peu près, c'est alors tout le sacré".* »

Oui, c'est ça. Dans cette catastrophe — non, plutôt : dans cette rupture de la continuité de toute histoire —, puis dans la reconstruction qu'elle éveille à partir du néant, c'est alors que se manifeste, à nouveau, la dimension sacrée de l'architecture : elle est installation de la vie.

[...]

Je ne voulais pas dire autre chose : avant l'abri, il y avait l'errance essentielle, la panique antique, celle de l'ailleurs insondable et sombre des ténèbres, de l'immémorial, celle du coyote des Indiens, celle-là même ravivée par Joseph Beuys au cœur de New York. Avec l'abri est donné un autre temps que celui de l'errance, un temps ralenti, un temps du repos, un temps paisible. Une fois ce temps construit, édifié, bâti, fait ville, seule la mort, ce retour à l'errance absolue, devrait nous l'enlever. Mais parfois le barbare fait le travail de la mort. Guerre, violence quotidienne, dureté de la misère, cruauté de l'égoïsme nous reprennent un instant ou une vie — c'est pareil ! La peur de celui qui a perdu cette liberté résonne à l'extrême. Elle retentit en même temps de la peur de la mort et de la peur de ne pas retrouver avant la mort le temps dompté du repos, cette simple paix d'un jour de travail et d'amitié.

[...]

Chaque soir, en rentrant comme ce soir, de retour à la maison, il y a une venue vers soi, une revenue. Alors nous confions aux fruits de l'architecture ce qu'il y a de plus fragile en nous, notre nudité et notre sommeil, ce temps de notre abandon à la nuit, fait des moments où l'on s'égare, où l'on peut se laisser aller au plaisir de la tombée, de la plongée dans ces terres obscures que forme notre corps, contrées de l'en-dedans fécondes de notre sang et de nos songes. La vie d'alentour passe alors au fond. »

Voilà, cher Jérôme, quelques mots sur la paix que je préfère à ceux qui sont sur la guerre. En toute sympathie.

Philippe Madec
Fort-de-France/Paris, le 7/11/01